

— On dit que vous êtes... dissipé ! fit Fernande avec un peu d'hésitation.

— Pour appeler les choses par leur nom, dit Armand, je suis ou plutôt j'étais bohème ; mais je vais rompre avec cette existence folle.

— Vous me le promettez !

— Je vous le jure.

Tout ce dialogue se passait à mi-voix ; au milieu du bruit des verres qui se choquaient, des conversations bruyantes, personne n'en entendit un mot que les intéressés : seul, Hippolyte les observait.

— Mademoiselle Fernande, dit-il à sa voisine, a l'air d'écouter bien attentivement son cousin.

— Eh, dit la voisine, ce sont des jeunes gens ; ils ont peut-être quelque chose à se dire. Ça ne nous regarde pas, monsieur.

Hippolyte, remis à sa place, se tut ; toutefois il continua à observer haineusement.

Le premier pas fait, Armand et Fernande avaient en effet mille choses à se dire.

— Je crains, mon-ieur, disait timidement Fernande, que vous n'interprétiez mal ma conduite ; mais le danger que vous allez courir ne m'a pas permis de cacher l'intérêt que je vous porte.

— Mademoiselle, dit Armand, vous avez le cœur et l'âme pure comme le cristal ; je suis, moi, un honnête garçon, incapable d'une pensée vile ou lâche ; le hasard nous a mis en présence ; nous sommes orphelins tous deux ; nous avons éprouvé de la sympathie l'un pour l'autre ; vous avez cédé à une pitié généreuse ; qu'avez-vous donc à vous reprocher ? D'avoir été sincère ? d'avoir été grande de simplicité et de franchise ? Croyez à tout mon respect, à tout mon dévouement.

— Si, par bonheur, dit-elle, vous échappez à ce duel sans bles-ure, mon tuteur vous recevra, je pense, tous les mercredis et les vendredis ; vous viendrez ?

— Oh oui, certes.

— Quand il en sera temps, je vous préviendrai et vous déclarerez nos intentions.

— Je me laisserai guider par vous, fit-il.

— Mon tuteur, reprit-elle, m'a déclaré cent fois qu'il était partisan du système anglais pour les fiancés ; il veut qu'on leur laisse une certaine liberté. Sous la sauvegarde de monsieur Lenoël, nous nous promènerons quelquefois ensemble, n'est-ce pas ?

— Le plus souvent possible ! dit Armand avec enthousiasme. Toujours ; s'il y a moyen.

— Si vous étiez bles-é, dit-elle, il est probable que mon tuteur vous ferait porter dans la petite maison de santé qu'il a fondée dans sa propriété de Neuilly ; je suis un peu la garde-malade de ses pensionnaires ; je vous soignerais moi-même.

— C'est à désirer un coup d'épée ! dit Armand radieux.

Et ils devisèrent ainsi longtemps, faisant peu d'honneur aux matelottes de M. Lenoël.

Toute chose a une fin cependant, même un dîner bourgeois ; on servit le café. M. Lenoël allait se lever pour prendre la parole et causer de la grande affaire, quand un coup de sonnette retentit. La Marion ouvrit et l'on vit descendre de voiture une jeune femme qui devait appartenir au monde le plus distingué et qui était accompagnée d'un personnage mis avec recherche et décoré d'ordres étrangers.

A sa vue, Hippolyte, enchanté, s'écria :

— C'est lui, c'est le baron de Jallisch !

Lenoël stupéfait se leva pour recevoir les nouveaux venus ; madame Lenoël imita son mari. Il s'était fait un grand silence ; tous les invités regardaient tour à tour Armand et son adversaire, ne comprenant rien à ce qui se passait ; le baron n'avait pas vu Armand.

— Monsieur, dit-il, après avoir salué madame Lenoël, je me présente chez vous à titre de parent et de cohéritier ; je me rends à votre invitation avec madame la com-

tesse Vinceska, ma sœur ; j'ai dans ma voiture les titres qui établissent ma parenté et j'aurai l'honneur de vous les soumettre.

Lenoël était un peu embarrassé.

— Monsieur, dit-il toutefois, je sais qu'il existe dans la famille une branche hongroise ; je vois que vous en êtes les représentants. Soyez les bienvenus. J'allais développer mes idées quant aux mesures à prendre pour la succession ; si vous êtes assez bon pour m'écouter, vous aurez ensuite à soumettre vos observations pour ou contre les mesures proposées.

Le baron et la comtesse s'inclinèrent en signe d'assentiment.

M. Lenoël offrit des places aux nouveaux venus, Hippolyte vint s'empres-er de serrer la main au baron et de saluer la comtesse. Celle-ci montrait une attitude digne, un peu ennuyée, comme il convient à une grande dame fourvoyée dans un monde qui n'est pas le sien. Le baron, plus liant et plus affable, causait familièrement avec Hippolyte ; celui-ci, à voix basse et avec l'accent le plus haineux, dit à Jallisch :

— Vous voici, monsieur le baron, en face de votre adversaire !

Il désignait Armand du regard. Fernande éprouvait une angoisse mortelle, elle dominait difficilement son trouble ; Armand était impassible ; tout le monde chuchottait. L'incident offrait une certaine solennité, on se demandait ce qui allait se passer. Jallisch regarda en face Armand qui, de son côté, le regardait sans provocation, mais avec une fermeté telle que le baron détourna la tête :

— Mon cher, dit-il bas à Hippolyte, j'ignorais cette particularité que mon adversaire fût mon parent et cohéritier.

— Il faut arranger l'affaire, fit Hippolyte avec une fausse bonhomie.

— Impossible, répondit Jallisch. L'insulte est trop grave, il faut du sang. Personne ici n'a intérêt à ce que le duel n'ait pas lieu ; si je tue demain ce jeune homme, c'est une part d'héritage qui rentre à la masse.

Et il continua sur ce ton moitié léger, moitié sérieux, affectant une indifférence profonde pour le dénouement qui devait avoir lieu le lendemain.

La comtesse causait de son côté avec Madame Lenoël qui déployait ses grâces avec la lourdeur d'un canard domestique qui déploie ses ailes, la conversation roula d'abord sur les lieux communs et les banalités.

— Vous avez ici une propriété charmante, madame, c'est adorable.

— Mille fois bonne, madame ; c'est bien petit, mais pour des gens comme nous...

Etc., etc., etc.

Cependant la comtesse remarqua Armand et Fernande.

— Quelle est cette jeune personne si belle ? demanda Lora.

— C'est la pupille du docteur Favel, répondit Madame Lenoël.

— Et ce jeune homme à côté d'elle ?

Madame Lenoël était un peu embarrassée, elle prit des circonlocutions.

— Malheureusement, dit-elle, ce jeune homme n'est pas inconnu pour vous.

— Pourquoi, malheureusement ?

— Parce que son nom vous rappellera une affaire fâcheuse... Mais peut-être ignorez-vous...

— De grâce, expliquez-vous ?

— Savez-vous que votre frère, madame, a eu dans un café une querelle... mon Dieu, je n'aurais pas dû peut-être vous parler de ceci.

— Mon frère m'a raconté, madame, qu'il se battait demain.

— Voilà son adversaire, madame.